



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

#### MODES.

On nous accuse quelquefois de ne point assez parler de modes d'hommes, comme si c'était chose très-saisissable que de découvrir une légère différence dans la coupe des basques d'un habit, le plus ou moins d'ouverture d'un gilet, ou la couture d'un pantalon ; et tout cela en résumé produit si peu d'effet, influe si faiblement sur la tournure, que nous autres femmes ne nous apercevons pas même de ces petits changemens, et tenons peu compte de ces raffinemens de coquetterie masculine. En général, les hommes sont au-dessus du détail ; leur mérite est dans l'ensemble, et, après leur avoir trouvé une bonne tenue et un air distingué, nous craindrons de les accuser de fatuité en recherchant chez eux les minuties de l'élégance.

Cependant il est dans leurs modes des révolutions parfois trop frappantes pour échapper à l'observateur le moins intéressé ; modes qui défigurent souvent tous les accords de la grâce ; modes qui, boule-

versant les physionomies, rejettent bien en arrière les fictions qu'elles inspiraient à l'imagination ; car telle idée applicable au jeune homme dont le front élevé se dessinait à la François I<sup>er</sup>, et semblait révéler de martiales pensées, ne peut convenir au dandy, qui adopte aujourd'hui la plate et ignoble coiffure à la *Périnet* ; coiffure sans goût, sans expression ; coiffure prosaïque comme il n'en fut jamais, et qui n'a pas même le mérite de la naïve simplicité des coiffures de la Basse-Bretagne. Voici cette gracieuse mode :

Les cheveux à la *Périnet* se séparent en deux parties par une ligne très-exactement faite au-dessus de l'œil gauche : de ce côté les cheveux retombent soutenus par un léger crépé très-lisse en dehors et faisant un peu le rond : à l'inverse d'une boucle, le bout des cheveux rentre en dedans ; le grand crépé est aussi très-lisse et pommadé à la racine, légèrement crépé au milieu du front, ne s'élevant pas du tout en papillote, et retombant presque plat sur l'oreille. Cette coiffure est incon-

testablement disgracieuse et sied très-mal.

— Les cannes portées en guise de cravaches par les beaux écuyers qui caracolent auprès des équipages du haut rang, sont aussi une mode dont le bon goût fera justice; car, si d'un côté rien n'est plus gracieux qu'un cavalier jouant légèrement avec ses rênes, rien aussi n'est lourd et emprunté comme ce bras agitant un bâton au-dessus de la tête d'un cheval, comme s'il s'agissait de l'assommer au premier caprice.

— Puis la mode des cigares qui vient apporter les parfums du tabac jusque dans nos théâtres, nos musées, nos promenades, nos salons, et nous offre partout un avant-coureur des joies de l'estaminet; une représentation du corps-de-garde, où il était beau de voir, à la fin de l'empire, de vieux troupiers rafraîchissant leurs moustaches sous les nuées de leurs pipes. Mais que des lèvres velues et des mentons imberbes viennent en appeler aux délices du tabac pour se donner l'importance de la mode, c'est une fâcheuse vanité, une bien gauche ambition! Autrefois les marquis, portant catogans et talons rouges, s'en allaient saupoudrés de tabac de Hollande ou d'Espagne; et les seigneurs de haute lignée avaient souvent le jabot, la veste et les manchettes noircis par la poudre à tabac. Aujourd'hui nos jeune-France ont leurs habits, leurs mouchoirs, leurs gants, empreints des exhalaisons dues aux cigares de la Régie, de la Havane ou de l'Orient. De quel côté se trouve le plus de ridicules?

— En fait de modes d'hommes il nous reste encore à parler des robes de chambre damassées, fleurderisées, piquées, etc. Un jeune homme est vraiment charmant quand il s'enveloppe dans le double contour de cet accoutrement auquel M. Purgon semble avoir légué à tout jamais l'intérêt attaché aux préservatifs des catarrhes ou des rhumatismes. Passe encore pour les robes de chambre de cachemire à palmes orientales! celle-ci rehaussent

au moins l'imagination et permettent de rêver le ciel de Mahomet. Mais que penser tout d'abord du fashionable qui, les pantoufles aux pieds, croise sur sa poitrine la robe de chambre ramagée qu'il hérita de son grand-oncle, et s'enfoncé dans son fauteuil de maroquin à dos renversé?... croirait-on que c'est comme cela aujourd'hui que l'on compose un poème, ou que l'on attend une jolie femme?

— Parmi les fleurs les plus à la mode cette année, on voit beaucoup d'œillets; ils sont panachés, ou d'une seule nuance, avec des lisérés aux bords. Une petite botte d'œillets mélangés, placée au haut de la forme d'un chapeau de paille, et ayant les tiges cerclées par un ruban qui vient former les brides, est très-joli.

— On emploie aussi beaucoup d'acacia rose tendre; on le met avec des fleurs de marronnier. — Un nouveau chèvrefeuille appelé *rondbékias*, est à la mode sur les pailles de riz.

— Le *mélianthus*, dont les fleurs d'un vert pâle tombent en grappe, est aussi une garniture recherchée.

— Les *jardinières*, bouquets mélangés, sont toujours de mode. Leur supériorité tient au goût du fleuriste, dans l'assortiment des fleurs. MM. Natier, Cartier, Baton, M<sup>me</sup> Casanbon, sont, sur ce point, les plus protégés par la mode.

— On voit des schalls d'été d'un tissu semblable au satin noir, aussi souple que le cachemire. Ils sont brochés dans le tissu, même en couleurs rose, ponceau ou vert. Il y en a qui ont le fond rose et les dessins noirs brochés dessus. A une certaine distance on dirait de la blonde noire placée sur un transparent rose.

— Les schalls d'été en léger tissu noir brodé en couleur, sont toujours de mode, bien qu'ils datent de plusieurs années.

— On voit aussi beaucoup d'écharpes dans ce dernier genre.

## SOUVENIR

### D'UN VOYAGE INÉDIT EN ALSACE.

*Fermossi al fin cor che balso tanto !*

Il s'est enfin arrêté ce cœur qui battait si vite ! (M<sup>me</sup> DE STAËL.—Corinne.)

Je m'étais avancé sans but dans les sentiers sinueux d'une vaste forêt, où je marchais depuis le lever du soleil. Le murmure d'une fontaine qui coulait près de là se mêlait agréablement au bruissement des feuilles jaunies, tombant agitées par un léger zéphyr, et cependant on n'eût pas cru que l'automne s'avancât à grands pas, rien n'étant d'une mélancolie plus délicieuse que le tableau qui m'entourait. Une douce rêverie s'était emparée de moi ; je pensais sans réfléchir, j'étais tombé dans une espèce d'extase, lorsqu'une voix de jeune femme, fraîche, sonore, vint frapper mon oreille. L'air de sa romance était languissant, les paroles plaintives : c'était l'expression d'un cœur déchiré.

Je pris pour guide cette voix touchante, et bientôt j'arrivai à un endroit de la forêt qui formait un cirque. Au milieu d'un gazon frais et vert s'élevait, noircie par les ans, une vieille croix, au pied de laquelle était assise une jeune fille entourée de plusieurs faisceaux de bois blanc. Ses jolis cheveux blonds étaient relevés sous un petit bonnet d'indienne bleue, dont la couleur douce rendait encore plus intéressante la pâleur de ses joues, sur lesquelles il ne restait que de faibles traces des roses qu'il sans doute l'embellissaient quelque tems auparavant. De grands yeux bleus pleins de mélancolie étaient accompagnés de longs cils noirs qui relevaient la blancheur de son teint, et sur ses lèvres rosées il était aisé de voir que le sourire du bonheur ne les avait que récemment abandonnées. Elle paraissait de moyenne taille ; un corsage de couleur brune en

dessinait l'élégance, et une jupe bleue assez courte laissait voir le plus joli petit pied étroitement enfermé dans un bas noir et soulier de même couleur. D'une de ses mains elle tenait un petit couteau, de l'autre un long morceau de bois qu'elle râclait pour en former un balai semblable à ceux que ces jeunes Alsaciennes viennent vendre dans la capitale. Je m'approchai d'elle :

« Jeune fille, lui dis-je, pourriez-vous m'indiquer le chemin le plus proche pour revenir à la ville ? »

Elle éleva vers moi des yeux pleins d'expression, et d'une voix dont la douceur pénétrait jusqu'à l'âme :

« De la ville ! me dit-elle, ah ! monsieur, vous en êtes bien loin.

— Est-ce qu'il n'y a pas quelque village de ce côté, quelque maisonnette où je puisse trouver à déjeuner ? car j'ai voulu faire une promenade à jeun, je me suis égaré dans cette forêt, et je tombe de lassitude et de besoin.

— Le village est à une lieue d'ici, monsieur ; mais si vous êtes si fatigué, vous n'y pourrez arriver de sitôt. D'ailleurs, ce village est si pauvre, si pauvre !... vous n'y trouverez rien de ce que vous pourrez désirer. Je n'y connais qu'une seule famille un peu dans l'aisance, et de cette famille il n'y a qu'un seul être, bon, humain, sensible... un seul... mais il n'a aucun pouvoir dans la maison de son père !... »

Elle prononça cette dernière phrase avec le ton de la plus douce sensibilité. Je ne voulus pas augmenter la peine qu'elle paraissait éprouver, et je feignis de ne pas voir les larmes qu'elle cherchait à me cacher ; mais, ému moi-même, je lui réitérai ma première question sans m'en apercevoir.

« Je vous le répète, monsieur, me dit-elle avec la même langueur, je crains que vous ne puissiez pas faire tout ce chemin. » Et prenant un petit panier de jonc qui était près d'elle : « Si j'osais vous offrir...

reprit-elle avec timidité, c'est mon déjeuner... il est trop frugal, peut-être... c'est tout ce que j'ai... mais s'il pouvait seulement rétablir vos forces, et... »

Elle ne put achever, rougit, et relevant les beaux yeux qu'elle avait tenus baissés en me parlant, elle les fixa sur moi comme pour attendre ma réponse. J'étais étonné, attendri ; j'admirais la pauvreté secourant l'opulence, et mon regard attaché sur la jeune fille était celui de la contemplation. Je pensais trop pour seulement essayer de parler ; tout ce que j'éprouvais était dans mon cœur, et c'était un sentiment d'intérêt pour cette aimable enfant, un sentiment indéfinissable.

« Une seule goutte d'eau, lui dis-je, et quelque peu de repos, me mettraient en état de continuer ma route. »

Elle me conduisit à la fontaine dont j'entendais le bruit sans la voir à travers le feuillage. J'étanchai la soif qui me consumait, puis la jeune fille revint s'asseoir auprès de la vieille croix, j'y vins près d'elle. Elle avait repris son travail.

« Le soleil est déjà bien haut, lui dis-je, est-ce que ma présence vous empêcherait de déjeuner ? »

— Oh ! non, monsieur, je n'ai pas faim.

— Seriez-vous malade ?

— Non, mais je suis bien malheureuse... »

Et de nouveau le plus profond silence succéda à ce court échange de mots. Je repris :

« Vous avez une voix charmante, car c'est vous, n'est-ce pas, qui chantiez avant mon arrivée ? »

— Oui, monsieur, c'est moi. Oh ! cette chanson, elle me fait toujours pleurer, elle se rapporte si bien à moi... »

Et elle se tut encore. Ma curiosité était de plus en plus excitée ; je cherchais quelles pouvaient être les peines d'une femme dans un âge aussi tendre ; j'en eus bientôt deviné la cause. Les larmes d'une fille si jeune, si jolie, ne sont pas difficiles à comprendre... mais les détails...

je brûlais de les connaître. Je me hasardai à faire cette demande indiscrete, mais excusable. Elle le parut du moins au yeux de la jeune fille, car elle me dit avec ingénuité :

« Vous m'assurez que je vous intéresse, monsieur ; eh bien, moi, je ne sais pourquoi vous m'inspirez tant de confiance !... que cela me soulage !... oui, je vais vous conter mes peines... vous les plaindrez, n'est-ce pas ? dites que vous les plaindrez, cela les adoucira ; vous me donnerez des conseils... »

— J'essaierai plutôt des consolations...

— Oh ! c'est impossible, cela. »

Elle cacha un instant sa tête dans ses mains, puis, avec un léger soupir, elle reprit :

« Ma famille est tout-à-fait indigente, celle d'Antonin l'était aussi autrefois, et dès notre plus bas âge, liés d'une tendre amitié, on avait formé le projet de nous unir. On nous a élevés dans cette idée qui ne faisait qu'accroître les liens qui nous unissaient l'un à l'autre. Ils nous paraissaient indissolubles ; et, bien enfans encore, nous parlions du tems de notre hymen. — Hélène, me disait Antonin, nous sommes pauvres, mais nous serons encore long-tems jeunes, et quand nous serons ensemble, rien ne me semblera impossible ; nous travaillerons, moi surtout, et quand on s'aime et qu'on a du courage, on ne manque jamais de rien. Je le croyais ainsi, moi, et Antonin aussi, puisqu'il le disait. Tout-à-coup un vieux prêtre de sa famille vint à mourir ; sa fortune n'était pas considérable, mais pour notre hameau c'était bien quelque chose ; las ! en apprenant la nouvelle de la fortune de celui qui m'était destiné, je sus que ses parens me trouvaient désormais trop pauvre pour leur fils. Ah ! monsieur, essaierai-je de vous peindre ce que j'éprouvai ? pendant plusieurs jours entre la vie et la mort, je priai Dieu de m'accorder cette dernière ressource, et Dieu n'écoula pas ma prière. Ma douleur était d'autant plus vive que,

la veille même de cet événement, le père d'Antonin nous avait dit : — Mes enfans, vous êtes encore trop jeunes, mais je vous promets qu'à pareil jour, dans trois ans, nous célébrerons la noce. — Et le lendemain il défendit à son fils de me revoir jamais, sous peine d'encourir sa malédiction !...

» Cependant, en recouvrant la santé, je le revis, ce triste ami ! car il ne put s'empêcher d'enfreindre pour la première et la dernière fois la volonté paternelle. Ce fut au pied de cette croix qu'il m'embrassa en pleurant, et me jura de n'aimer jamais, de n'avoir jamais d'autre épouse que moi... et son père arriva. Il lança sur nous un regard sévère ; nous frissonnions en nous jetant à ses pieds... Il est bon, cet homme, il aime trop l'argent, voilà tout son crime ; il nous releva et me dit : — Hélène, pardonne-moi de t'avoir affligée, mais écoute : jusqu'ici je n'avais fait aucune réflexion, mais depuis j'ai songé que dans trois ans Antonin tire au sort. Mon accroissement de fortune ne suffit pas pour me permettre de le remplacer, s'il doit partir, ce que je n'ai que trop à craindre ; n'est-ce pas là un motif bien plausible pour empêcher votre union ? Cependant, Hélène, travaille, deviens riche, gagne le remplacement de ton mari, et je promets de te le conserver. Ce discours était peu rassurant ; d'abord je n'y compris pas grand'chose, mais restée seule et livrée à mes réflexions, je n'y vis qu'un prétexte de plus pour mettre un nouvel obstacle à notre bonheur. Eh bien ! avec cette pénible idée, le croiriez-vous, monsieur, il me resta pourtant un rayon d'espoir si puissant, que de suite je pris une forte résolution. D'abord mon père s'y opposa, ma mère pleura ; mais enfin, après qu'ils eurent tous deux écouté mes raisons, ils les approuvèrent. Je me décide donc, monsieur, à m'éloigner de la maison paternelle, de tout ce qui m'est cher. Je vais me rendre à Paris, ainsi qu'ont déjà fait plusieurs filles de mon pays, et comme

elles, mes balais à la main, je parcourrai la capitale. Dieu, je l'espère, bénira mon entreprise, et dans trois ans, je serai ici, riche peut-être. »

Elle se cacha de nouveau la tête dans ses mains ; ses larmes la suffoquaient.

« Pauvre fille ! lui dis-je, qu'allez-vous entreprendre ? n'eût-il pas mieux valu pour vous, vivre pauvre, ignorée, dans votre village, ne pas être l'épouse d'Antonin, sans doute, mais du moins le savoir heureux dans la même contrée que vous, que d'errer dans cette immense capitale, où, jolie, jeune, sans amis, sans protection, vous serez tant exposée, et cela pour un espoir si peu fondé ! car ne vous abusez pas, Hélène, le commerce que vous allez faire est peu lucratif, et peut-être, plongée dans une horrible misère, privée même d'une larme de commisération, connaîtrez-vous trop tard les douces consolations du toit paternel ; heureuse encore si vous n'êtes pas devenue la victime des pièges que le crime ne tend que trop souvent à l'innocence... Hélène, avez-vous mûrement réfléchi ?

— Oui, me répondit-elle avec fierté, après m'avoir écouté avec calme ; croyez-vous que la pauvre Hélène n'a pas autant de courage que d'infortune ?

— Ah ! pardon, m'écriai-je, fille charmante ! je ne connaissais pas toute ta vertu.

— Non, reprit-elle ; cette ombre de vertu n'est que de la résignation, et c'est la nécessité qui me l'a donnée. J'ai beaucoup de frères et sœurs ; le travail de mon père et celui de ma mère ne peuvent suffire pour soutenir leur nombreuse famille. De quelque manière que ce soit je ne veux plus leur être à charge. Si je reviens heureuse, je les aiderai, je les soulagerai, j'adoucirai leur indigence ; si mes espérances sont déçues, la mort les aura bientôt délivrés de moi. L'un ou l'autre de ces deux projets est assuré. »

Et elle essuya de nouvelles larmes, se leva, ramassa tous les balais qu'elle avait

faits, puis se jeta à genoux en appuyant ses petites mains jointes sur le piédestal de la vieille croix ; je m'étais levé aussi, je la regardais... elle semblait un ange. Ses longues paupières baissées vers la terre, sa tête droite, ses lèvres sans mouvement, tout en elle était d'une immobilité parfaite, et elle priait. Tout-à-coup une douce sérénité parut sur son front ; elle se leva, fit le signe de la croix, et me demanda si je voulais la suivre. Nous traversâmes la forêt. Sa démarche était vive, légère ; je marchais derrière elle, en gardant un profond silence ; le bruit de nos pas dans les feuilles sèches et jonchant la terre, se faisait seul entendre. Bientôt nous nous trouvâmes sur la route. Hélène s'arrêta, et m'indiquant du doigt une masse de bâtimens que j'apercevais au loin :

« C'est la ville, me dit-elle ; voilà votre chemin, et voici le mien, » ajouta-t-elle en se détournant de l'autre côté.

Elle me fit une petite révérence, je la lui rendis ; elle s'éloigna.

La nuit suivante tous mes songes ne me présentèrent que la jeune fille ; sa beauté, ses vertus, son malheur, surpassaient dans mon imagination tout ce qu'on peut se figurer de plus touchant. J'aurais voulu la secourir, la protéger, mais il paraissait régner dans son ame, avec la plus profonde sensibilité, une fierté qui m'ôtait tout espoir de lui être jamais utile... Eh ! quand la reverrai-je, d'ailleurs ?

En proie à toutes ces réflexions, je sortis dès la pointe du jour pour respirer l'air frais du matin, qui peut-être chasserait loin de moi de sombres pensers. Je marchais sans m'apercevoir que j'avais choisi pour ma promenade la route de Paris. J'étais plongé dans ce vague d'idées qui n'est ni la méditation, ni même la pensée, lorsque plusieurs voix lointaines, parvenant à mon oreille, m'arrachèrent de cette rêverie. Je regardai autour de moi, et j'aperçus à peu de distance, dans un sentier aboutissant à la route, un groupe

d'hommes et de femmes s'avançant de mon côté, et au milieu de ce groupe je reconnus distinctement le petit bonnet d'indienne bleue. Je me plaçai derrière un gros arbre, d'où je pouvais tout voir sans être vu ; les villageois s'étaient arrêtés à l'endroit où le sentier rejoignait la route, et là, la triste Hélène se jeta dans les bras d'une femme, et cette femme devait être sa mère, car la tendresse et la douleur se peignaient sur ses traits.

Alors s'offrit à mes yeux le plus touchant spectacle auquel j'aie jamais assisté ! D'un côté c'est cette pauvre mère soutenant sa fille éplorée ; l'une et l'autre, dans ce moment, ont épuisé tout leur courage, toute leur résignation ; mais après s'être mutuellement caché leur douleur, pour ne pas l'aggraver, cette douleur est enfin devenue plus puissante que leurs forces, elle se communique à tout ce qui les entoure.

Et cet homme, debout, aux bras croisés sur la poitrine, à la tête baissée, je reconnais un père désolé à ce saisissement violent qui contracte ses traits, sans qu'une seule larme puisse s'échapper sur ses joues ; ses noirs sourcils et son front sont froncés, son regard morne est celui de la douleur et de l'amour ; ses cheveux sont blanchis moins par les années que par l'excès du travail et les chagrins de la misère ; il n'a pas même la force d'adresser un seul mot de consolation à sa femme, à sa fille, s'il est des consolations pour de telles douleurs.

Plus loin, une vieille grand'mère s'est assise sur une des pierres qui bordent le chemin. Elle élève vers le ciel des yeux presque éteints par l'âge, des mains suppliantes ; elle n'a jamais ni désiré, ni redouté la mort, et maintenant elle la conjure de s'éloigner jusqu'à ce qu'elle ait de nouveau pressé sa petite-fille dans ses bras.

Autour de ce groupe paternel sont des frères, des sœurs, à genoux, en pleurs, tandis que deux autres beaucoup plus

petits s'amuse à remplir de cailloux les poches d'Hélène, en lui demandant le sujet de ses pleurs...

Ce triste tableau dura près d'une heure. Enfin, la jeune fille promenant ses regards autour d'elle, enleva à l'un de ses frères le petit paquet de son trousseau qu'elle prit d'une main, et tendant l'autre à sa famille... le mot *adieu* expira sur ses lèvres. Elle tourna les yeux vers son père, et à l'aspect de cette douleur muette, elle sentit ses forces l'abandonner encore, et elle tomba à genoux. « Ma fille ! » s'écria le pauvre homme en s'élançant vers elle. Ce fut tout ce qu'il put dire : il la pressait sur son cœur, l'embrassait, s'éloignait, revenait encore... il souffrait moins... une larme brûlante s'échappait de sa paupière. Enfin, pour terminer cet horrible combat, il fait un dernier effort, embrasse son enfant par un mouvement convulsif, puis s'éloignant à grands pas, il porte une main sur ses yeux, et de l'autre entraîne le plus jeune de ses fils.

La triste mère a repris ses sens, mais en voyant son enfant, elle ne sait lequel elle eût préféré, ou de l'embrasser encore, ou d'avoir appris son départ en revenant à elle. Cependant elle ne croit pas lui avoir encore fait assez de recommandations, elle ne croit pas lui avoir assez donné de bénédictions. Elle les réitère, ces bénédictions maternelles. Hélène les reçoit avec bonheur ; son courage renaît... Elle s'éloigne en courant.

Alors le reste de la famille reprit le sentier, et disparut lentement. Hélène s'arrêtait, et s'asseyant au bord d'un fossé, elle voyait s'éloigner tant d'êtres chéris... Pauvre jeune fille !

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

## Album.

Dans l'espace de très-peu de jours il s'est opéré beaucoup de choses extraordinaires à la Comédie-Française. D'abord, on a nommé un directeur, et M. Jouslin de la Salle a été chargé de remplir ces fonctions importantes, de rétablir l'ordre dans cette société vermoulue qui est sur le point de crouler, si le gouvernement ne vient pas à son secours ; puis un beau succès est venu ramener la foule dans le temple de la rue de Richelieu. Les *Enfants d'Édouard*, de M. Casimir Delavigne, ont opéré ce prodige, et à juste titre. Peu d'écrivains dramatiques exercent plus d'influence sur le public que cet auteur remarquable ; peu aussi font plus d'efforts pour mériter l'empressement dont il est l'objet. L'action de la nouvelle pièce est extrêmement intéressante, et son style on ne peut plus remarquable. Nous en donnerons une idée en citant une scène dont les héros sont l'oncle des deux jeunes victimes et leur meurtrier. Elle est empreinte de la plus dramatique originalité. Gloucester fait venir Tyrrel devant lui et l'interroge :

..... C'est Tyrrel qu'on vous nomme ?  
— James Tyrrel, Milord. — Vous êtes gentilhomme ?  
— D'assez bonne maison, c'est là mon beau côté ;  
Car des biens paternels mon nom seul m'est resté.  
— Vous avez dévoré plus d'un riche héritage ?  
— Quatre. — Vous en auriez dissipé davantage ?  
— Je le présume aussi, mais, pour m'en assurer,  
Je n'ai plus, par malheur, de pareus à pleurer.  
— Vous auriez mis, dit-on, seigneur de haut lignage,  
Pour cent livres sterling tous vos aïeux en gage ?  
— C'est une calomnie, et Milord le sent bien,  
Vu que sur des aïeux un juif ne prête rien.  
— Voilà votre raison ? — Elle est bonne ! — Vous êtes  
Décrié pour vos mœurs, écrasé sous vos dettes ;  
Sans principes, sans frein..... — Ajoutez sans crédit ;  
Et cela fait, Milord, vous n'aurez pas tout dit.  
— Joueur ? — Qui ne l'est pas ! — Joueur déraisonnable ?  
— Si j'avais ma raison, je serais plus coupable.  
— Le vin, en vous l'ôtant, vous rendit querelleur ?...  
— Il eut donc tout les torts, je n'eus que du malheur.  
— Furieux ? — C'est sa faute ! — Et meurtrier par suite ?  
— C'est pourtant là, Milord, que mène l'inconduite !  
— A Tyburn... — Où j'attends qu'un bond précipité  
Me lance dans l'espace et dans l'éternité !  
— Le terme du voyage est fort triste ? — Sans doute ;  
Mais je me suis du moins amusé sur la route.

— Je vois que les cachots ne vous ont pas changé?...  
 — Tant que je n'aurai rien, je serai corrigé.  
 — Mais si l'on vous pardonne?—On perdra sa clémence.  
 — Et si l'on vous rend tout, Tyrrel?—Je recommence.  
 A l'âge respectable où je suis parvenu,  
 Hors la vertu, Milord, rien ne m'est inconnu;  
 Mais à mourir demain je me soumetts d'avance,  
 S'il faut, pour me sauver, faire sa connaissance.  
 Moi, comme un apostat, renier mes beaux jours!  
 Jamais! Grands airs, grand train, duels, folles amours.  
 J'avais tous les défauts qu'un gentilhomme affiche,  
 Et des amis, jugez : je fus quatre fois riche!  
 Nous étions beaux à voir autour d'un bol en feu,  
 Buvant sa flamme, en proie aux bourrasques du jeu,  
 Quand il faisait rouler sous nos mains forcenées  
 Le flux et le reflux des piles de guinées.  
 Quelles nuits! Beau joueur et plus heureux amant,  
 J'eus un fils, bien à moi, je ne sais pas comment,  
 Mais que j'idolâtrai; il était admirable,  
 Lorsqu'au milieu des dés qui parcouraient la table,  
 Il trépinait sur l'or par ses pieds dispersé.  
 Je le prêchais d'exemple, il m'aurait surpassé;  
 Et déjà son enfance, en malice féconde,  
 Promettait le démon le plus charmant du monde.  
 Ce n'est qu'un ange, hélas! Dieu me l'a retiré,  
 Je l'ai pleuré, ce fils; ah! je l'ai bien pleuré.  
 J'étais mort à la joie, et j'ai voulu renaître;  
 Jetant trésors, contrats, regrets par la fenêtre,  
 J'y jetai ma raison : il fallait oublier.  
 Du désordre opulent qui m'était familier,  
 J'ai descendu plus bas : j'ai bu jusqu'à la lie  
 De la taverne enfin la grossière folie,  
 Et d'excès en excès j'ai tombé. j'ai roulé  
 Jusqu'au fond de l'abîme, où de plaisir brûlé,  
 Mais trop pauvre d'argent pour mourir dans l'ivresse,  
 En m'éveillant à jeun, j'ai connu ma détresse.  
 Vous parlez de Tyburn, me voilà : je suis prêt.  
 N'ayant plus un schelling, je n'ai pas un regret.  
 Que le néant, le ciel ou l'enfer me réclame,  
 Mon corps est arrivé; bon voyage à mon ame!

— La curiosité de la haute classe de la noblesse et de ceux qui se plaisent dans ce doux *far niente* qui fait le plus grand délice des gens fortunés, a été hautement excité dernièrement à Londres par ce que les Anglais appellent *a fancy fair*, c'est-à-dire une foire de fantaisie, ou simulacre d'une foire qui a été établie et ouverte au profit de l'hospice de Charring-Cross, dans le beau quartier du West-End, à

Londres, sous le patronage de LL. AA. RR. la duchesse de Kent et la princesse Victoria. Les salles étaient décorées sinon dans le style le plus riche, du moins dans le meilleur goût. Les nombreuses boutiques ou reposoirs qu'on y avait dressés étaient garnis de toutes sortes d'objets de luxe, de toilette et de parure distribuées de façon à produire le plus beau coup-d'œil imaginable. Néanmoins le plus beau, le plus gracieux ornement de cette foire d'un nouveau genre, et qui attirait aussi le plus grand nombre de spectateurs, était les dames de haut rang dont les charmes fixaient tous les regards, et qui, par un motif très-louable de charité, avaient pris les fonctions de marchands. Les gentlemen étaient trop galans pour trouver cher ce qu'elles offraient de leur vendre de si bonne grâce pour le soulagement des malheureux. On voyait dans les salles du haut, lady Robert Growenor, mis Wright et miss Tabourdin, la comtesse Cowper, miss Shearman et mis Dennis, la vicomtesse Maynard, la duchesse Saint-Alban, etc.; et dans les salles du bas, lady Frances Shirley, lady Maivres, la duchesse Buccleugh, la marquise de Salisbury, la comtesse Grey; tel était à-peu-près l'ordre dans lequel ces nobles et belles boutiquières étaient rangées. Il y avait au-dessus de chaque reposoir d'une dame patronesse les armoiries de sa maison. Le beau tems avait favorisé cette foire, en sorte que les salles furent à l'instant remplies de beau monde. S. M. voulant participer à cet acte de bienfaisance, a envoyé un don magnifique.

A ce Numéro est jointe la planche 979.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.  
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr.  
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
 Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.



*Petit Courrier des Dames*  
Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2. près le passage de l'Opéra.  
Chapeau en crêpe des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Cécile Martin place Vendôme. Mantille en blonde  
des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Sayan rue Vivienne N<sup>o</sup>. 13. Robe en gaze balais des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup>  
Hurey rue de Grammont N<sup>o</sup>. 7.

Mess<sup>rs</sup> S. & J. Fuller N<sup>o</sup>. 34 Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid